

William Shakespeare : quelques sonnets

Autor(en): **Shakespeare, William**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **32 (1964)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568507>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

WILLIAM SHAKESPEARE

Quelques Sonnets

On commémore cette année-ci le 4ème centenaire de la naissance de William Shakespeare. Nous publions à cette occasion quelque-uns des merveilleux sonnets qui furent édités à Londres en 1609 par l'imprimeur Thorpe alors que Shakespeare avait 45 ans. On sait que l'auteur des sonnets est resté mystérieux; dans les sonnets mêmes il se présente comme un vieillard aimant d'amitié passionnée un jeune homme blond de condition supérieure et d'insurpassable beauté. Il répète constamment que ce qui lui appartient, appartient aussi à son ami, qu'il désire en être absolument l'esclave, qu'il prend parti pour l'ami contre soi en toute circonstance, etc. C. W.

XX

La face d'une femme et le front d'un éphèbe
O génie ô maîtresse ô maître — et ce grand coeur
Femme par la constance seule et la douceur:
Hautement délivré des lourdeurs de la glèbe!
Comme je puis la mépriser, toute la plèbe
Féminine et femelle et folle, à l'oeil moqueur:
Tes yeux dorent l'objet qui soutient leur ardeur
Les femmes dans Paphos et les hommes dans Thèbe.
Tu fus d'abord créé femme et pour enfanter:
Nature, en modelant, folle de ta beauté,
Tu fis mâle à mon dam et pour sa jouissance.
S'il te faut pour créer mon âme et ma douleur
Prends-les! tu peux porter aux femmes ta puissance:
Que ton amour soit mien et son usage leur!

XXVI

O mon seigneur aimé, ton féal te salue!
A mériter ce nom j'attache mon devoir:
Devoir que je démontre et non pas mon savoir
En tout ce que t'écrit ma plume irrésolue —
Devoir si grand que près d'une tâche absolue
Mon esprit me paraît sans langue et sans pouvoir!
Peut-être lui, si nu — pourra-t-il recevoir
Quelque lointain reflet de la grâce impollue?
Si telle étoile ainsi guidant mon mouvement
D'un aspect favorable accordait l'agrément,
Si son rayon vîait mon amour triste et blême,
S'il me faisait moins vil aux regards gracieux —
Fier alors, j'oserais dire combien je t'aime!
Jusque-là je dois fuir l'épreuve de tes yeux.

XXVIII

Comment puis-je me croire au bonheur reconduit
Alors que de sommeil ton image me sèvre?
Le jour cède à la nuit sans apaiser ma fièvre
Et la nuit pèse au jour et le jour à la nuit
Tous deux vont s'alliant et chacun d'eux me nuit
L'un de veille en labeur me chasse comme un lièvre
Et l'autre fait toujours plus aride ma lèvre
Si proche de l'amour! si lointaine de lui!
Pourtant je dis au jour qu'il a par toi la grâce,
Que tu lui suffirais quand un nuage passe —
Et je dis à la nuit hâlée, astres éteints,
Que ton étoile luit sur les peines obscures! —
Hélas le souvenir allume les matins
Et les soirs revenus attisent mes tortures!



XXX

Quand vous comparez au secret tribunal
Du silence, ô témoins des choses arrachées,
Je soupire au défaut des enfances cherchées
Et la perte du temps refait plus d'un vieux mal.
L'oeil déshabitué de ce flux lacrymal
Mouille aux nuits de la mort les amitiés cachées
Et les peines d'amour éparses en jonchées
Et des rêves meurtris le murmure aromal.
Alors je puis souffrir la souffrance première
Lourdement pas à pas ramener en lumière
Le compte désolant des pleurs déjà pleurés,
Je repaye en douleurs ma dette retrouvée:
Mais si dans ces chagrins tes traits sont adorés
Ma perte m'est remise et ma peine achevée.



XXXII

Si jamais survivant au jour plein de repos
Où l'infaillible mort m'enfermera sous terre
Tu viens à retrouver à l'heure solitaire
Ces pauvres vers alors jaunis comme mes os,
Compare-les aux traits nés de plus forts roseaux.
Et — bien qu'inférieurs aux lois du magistère —
Garde-les pour l'amour de l'humble donataire
Leur épargnant le feu, l'ordure ou les ciseaux.
Ah! ne m'accorde rien qu'une aimante pensée:
«Si sa muse avait crû par notre âge poussée
Tel amour eut parfait les desseins entrepris,
Mais ce poète est mort abandonnant la flamme
A des meilleures mains: je lirai les écrits
Des autres pour le style — et les siens pour son âme».



XXXIV

Pourquoi m'avoir promis tout un jour d'espérance?
Vois: sorti sans manteau cette fleur à la main
Des nuages affreux m'ont surpris en chemin
Et leur fumeux rideau couvre ton apparence.
Hors de l'ombre un instant tu guidas mon errance
Pluie aujourd'hui, tempête hier, foudre demain!
Quel homme bénirait le remède inhumain
Qui ferme la blessure et laisse la souffrance?
Tes regrets ne seraient qu'un baume très banal;
Le souci de te perdre est mon souverain mal,
Moi seul porte la croix de mes lourdes détresses...
— Ah! mais ce sont d'heureuses perles que ces pleurs:
Et ton amour blessé t'arrache des richesses
Qui rachètent la faute et payent les malheurs!

